

L'arbre invisible

Sylvie Massicotte

Numéro 128, février 2011

Arbres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64584ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massicotte, S. (2011). L'arbre invisible. *Moebius*, (128), 15–20.

SYLVIE MASSICOTTE

L'arbre invisible

Se sentait-il comme moi, avant d'entrer chez les gens pour les convaincre d'acheter ses produits? Empestait-il la lotion après-rasage? Ma mère avait-elle repassé ses chemises ou les avait-il pressées lui-même? «Voyageur de commerce», elle vient de m'annoncer, il y a quelques minutes. Elle me donnait une information par dix ans. Maintenant, c'est aux trois mois. C'est qu'elle ne sait plus... La notion du temps, terminé. En tout cas, on peut dire qu'elle a toujours su choisir le moment pour me parler de lui! Je passais simplement déposer ses médicaments, tout à l'heure, en lui précisant que je me sentais pressé, que faire une conférence pour les tout-petits, c'est la première fois. Elle m'a regardé, j'avais posé la main sur la poignée, je lui disais au revoir quand elle a lancé :

— Tu es bien mis...

— Merci. Il faut que j'y aille!

— Tu lui ressembles, quand il partait travailler...

Lui. Je lui ressemble. Elle avait déjà dit ça. Mais «quand il partait travailler», ça c'était nouveau. J'ai vérifié :

— Travailler?

— Voyageur de commerce, elle a dit.

C'est tout. Elle m'a poussé à l'extérieur. J'allais être en retard. Maintenant je repasse la scène. Le feu est rouge. «Travailler?... Voyageur de commerce.» Lui. Elle s'est décidée à me parler de lui, ce matin, l'homme invisible qui m'a conçu et duquel elle n'a jamais rien voulu me dire avant l'âge adulte. À présent, c'est par bribes. «Travailler?» Le feu passe au vert près du panneau qui annonce l'approche d'une école. Je ne suis plus très loin. Un autobus scolaire tourne à gauche. C'est par là. Est-ce qu'il se sentait

comme moi, mon père, avant d'aller rencontrer les gens, avant de leur adresser la parole? Est-ce qu'il doutait de lui? En conduisant, j'allonge le cou pour m'apercevoir dans le petit miroir rectangulaire du pare-soleil. Je lui ressemble avant d'aller donner mes conférences...

Il y a de la place dans le stationnement des visiteurs. Je me gare. Je me disais que je commencerais par la définition de l'arbre, avec les enfants, mais là je crois que ce serait mieux de faire un jeu avec les noms d'espèces. Je ne pense qu'à des noms masculins... « Chêne, frêne, cyprès, aulne, sureau, amandier, pin... » Discrimination? Ils sont forts, dans les écoles, il y a des critères, du politiquement correct. Garçons et filles. Que des noms masculins, ce n'est pas bon. Mais j'ai beau penser « noyer, cèdre, grenadier, peuplier... » La définition, ce sera mieux. Les amener à définir ce qu'est un arbre. Je pense à Alessandro Barricco... « Définir l'arbre, c'est comme définir la bêtise. » Barricco, un Italien, comme mon père. Ça aussi, c'est venu, un jour où je la mettais dans un taxi, au moment où j'allais refermer la portière, elle m'a annoncé la nationalité. Pas le nom. Jamais. Je porte son nom à elle. Je ne suis pas un arbre, je suis une plante. C'est souvent féminin, le nom des plantes: « monnaie du pape, gueule-de-loup, mercuriale, osmonde royale... » J'ai éteint le moteur. Son image à lui, ce matin, alors que j'ai besoin de toute ma concentration... Des plans pour oublier mes clés dans l'auto. Je sors, tends la main vers la mallette que j'ai déposée sur le siège avant de partir, des papillons dans le ventre. Je n'ai rien à vendre, mais il me faut tout de même un certain pouvoir de persuasion. Convaincre des enfants... Comment je vais faire? C'est comment, des petits? Il faut susciter leur envie. L'envie de connaître un peu ce qui les entoure, les amener à respecter, si possible, à aimer, à affectionner... les arbres. Je referme la portière. Mes clés tintent dans ma poche, je les ai. J'ai la mallette. J'ai mon père dans le crâne. « Voyageur de commerce. Italien. » J'avance vers la porte principale. Je ne me décide pas à entrer dans l'établissement. Est-ce qu'il était comme ça, sur le seuil des maisons, avec sa mallette et des papillons dans le ventre? Je lui ressemble, en allant travailler... Persuader des enfants... J'entre. Ça sent l'école. Il y a des

dessins sur les murs. Quel calvaire, dessiner notre maison, nos parents, je me souviens, et les cartes pour la fête des Pères... L'homme invisible. Je destinais mes cartes de vœux à l'homme invisible. Je dessinais des arbres et chantais dans la chorale, pour l'homme invisible. Je commencerai par la définition. Non, par l'énumération des espèces. «Tilleul, sapin, mûrier, platane, saule...» Résolument masculin, tout ça. Je suis une plante, pas un arbre, je porte son nom à elle. Mais des noms d'arbres... «Micocoulier...» voilà un nom qui pourrait les amuser, les petits ! Micocou, micocou, micocoulier ! Allez-y ! Devant moi, le directeur me tend une main ferme. La mienne est moite, je le sens. Il ne perd pas le sourire et je le suis. Nous atteignons un grand local sombre, sans fenêtres, dans lequel il s'empresse d'allumer les néons. J'aurais aimé qu'ils puissent voir dehors, les enfants, contempler le balancement des branches, sentir la brise, mais c'est la salle multifonctionnelle, explique-t-il, et c'est ici que ça se passe avec les conférenciers. Aucune fenêtre. Aucun problème. J'ouvre ma mallette, tâte le petit sac avec mes feuilles d'arbres à l'intérieur. Je n'aurai besoin de rien d'autre, sinon de ces deux câbles qu'il me désigne et qui seront bien adaptés à mon ordinateur portable ainsi qu'au projecteur qu'il met en marche pour s'assurer que ça ira. Il déroule l'écran, derrière moi, puis me donne de l'eau. Je suis une plante... «Merci, ça ira.» Je balaie cette salle des yeux. De toutes petites chaises ont été disposées en demi-cercle. Ils ont planté des balles de tennis dans les pattes pour ne pas qu'elles fassent de bruit et, en même temps, pour protéger le plancher de la salle multifonctionnelle, bien sûr. Les enseignantes arrivent. Le visage de la grande maigre est un masque rigide. Les profs plus rondes sont radieuses comme si elles avaient baisé tôt ce matin. Elles ont les joues encore roses. Les enfants aussi sont tout roses, sauf un qui a le teint très pâle. Ils entrent timidement avant de se précipiter sur une chaise de leur choix et de plaquer leur paume sur la suivante pour la réserver à leur meilleur ami. «Non, non !» crie la femme au masque rigide. Non, non... Je me souviens, non, non... Ne riez pas, les enfants... Ne riez pas. Avoir un père invisible, il n'y a pas de quoi rigoler. J'ai l'impression qu'ils vont s'esclaffer. «Micocoulier!...» J'attrape d'abord

le sac de feuilles qui me permettront de présenter les différentes espèces. La forme des feuilles, qu'est-ce que ça leur dit? Pas grave si jamais je n'ai plus de temps pour le diaporama. En tout cas, toucher des feuilles les amuse et les calme à la fois. Le nom des arbres, la définition, je ne sais plus, les choses s'entremêlent parce qu'ils agitent la main, parce qu'ils sont curieux et qu'ils ont des tas de choses à me raconter. La maison dans les arbres qu'ils ont fabriquée au chalet, le fait d'avoir ramassé des glands, sous les chênes, d'en avoir lancé... Le garçon au teint blême regarde surtout par terre. Il fixe les balles de tennis au bout des pattes de chaises. De temps en temps, il attrape la feuille de laurier qui lui a été distribuée. Il la porte à ses narines, la laisse tomber sur le plancher, la ramasse et recommence à fixer les pattes de chaises. Une institutrice s'approche brièvement de lui, pour s'assurer qu'il écoute et surtout qu'il ne va pas déranger pendant qu'on se raconte des histoires d'arbres. Mais c'est elle qui dérange tout le monde. Ils la regardent tous, ne la quittent pas des yeux jusqu'à ce qu'elle retourne s'asseoir. Je mets un moment à reprendre le fil, à capter de nouveau leur attention. Ensuite je me rends compte que les enseignantes ont fini par se détendre. Elles se reposent. Ce doit être demandant de maintenir l'intérêt des enfants toute la journée, tout en rencontrant des objectifs de gestionnaires. Elles profitent du moment. Elles apprennent certaines choses, aussi, visiblement. Surtout quand je présente les photos du palétuvier des îles Seribu. Nous passons beaucoup de temps là-dessus, jusqu'à ce que la prof au visage rigide me jette un regard que j'interprète comme si elle me priait de choisir des exemples d'arbres d'ici, dans l'entourage des enfants, parce que c'est plus concret, bien sûr. L'érable, par exemple... Mais avec son index noueux, elle m'indique sa montre. C'est du temps dont il s'agit. La cloche va bientôt sonner, voilà. Je m'apprête à longer le demi-cercle, pour reprendre les feuilles que j'ai distribuées aux élèves et pour leur laisser des images représentant des arbres d'ici qu'ils pourront identifier un jour. J'espère au fond de moi qu'ils continueront à me parler, tout bas, pendant que je circule. J'ai envie de les entendre, encore... Je commence par l'extrémité où se trouve le petit garçon blême qui n'a

jamais cessé, il me semble, de regarder les pattes de chaises en tripotant la feuille de laurier. Je m'approche de lui, il se lève, sans un mot. Il fait un pas vers moi et vient m'entourer de ses bras. Il me serre fort, amoureusement. Ma vue se brouille. Je pense à lui, italien, voyageur de commerce. Je pense à moi, fils de l'homme invisible... Et l'enfant serre plus fort. D'en haut, je distingue sa petite tête collée contre mes jambes, ses yeux fermés et son sourire immense... Je suis un arbre.

